

Descartes
Les passions de l'âme. Commentaire

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Un traité né de l'amitié

Le *Traité des Passions* est un ouvrage né d'une amitié entre un philosophe et une Princesse. Sans l'insistance de cette dernière, à travers leur correspondance, jamais peut-être cet ouvrage n'aurait vu le jour. Sans la sollicitation d'Elizabeth, "bientôt relayée par la reine Christine"¹, Descartes ne se serait probablement jamais expliqué sur les passions. Ce qui ne laisse pas d'être étonnant. Car les passions n'ont jamais cessé d'être un problème philosophique de première importance. La question des passions s'impose au moins à la réflexion éthique. Or Descartes avoue en mai 1646 ne l'avoir "jamais ci-devant étudiée"², même si les premières

¹ Denis Kambouchner, *L'homme des passions*, éd. A. Michel (1995), t. I, p. 16.

² *A Elisabeth, mai 1646*, Alquié, III p. 649. Quelques mots sur la rédaction et la publication du traité. Descartes a écrit un petit traité pour la princesse qui en dispose dès 1646. Il le communique plus tard à Chanut et à la reine Christine. En 1648 ses amis parisiens le prient de publier cet essai. Descartes revoit son écrit et le complète, comme nous l'apprend une *lettre à Clerselier du 23 avril 1649*. L'ouvrage paraît en 1649 aux Pays-Bas - et en même temps en France -, alors que Descartes est déjà en Suède, sous le titre : *Les Passions de l'âme* par René Descartes. Il n'est pas certain qu'il ait relu les épreuves avant son départ.

notations concernant les passions remontent aux années 1618-19, avec en particulier le début du *Compendium musicae*, la deuxième note des *Experimenta*. C'est bien sous la pression des objections de la princesse Elisabeth à ses prescriptions médico-morales que Descartes compose un "premier crayon"³.

Et pourtant il serait erroné de croire que le *Traité des Passions* est un ouvrage circonstanciel. C'est plutôt le contraire. Précisons-le d'emblée. S'il faut lire le *Traité des Passions* à partir de lui-même et dans sa cohérence interne, on ne saurait ignorer qu'il suppose acquises, sans s'astreindre à les démontrer, de nombreuses thèses antérieures du cartésianisme. Et l'on peut considérer que ce dernier ouvrage, qui aborde à sa façon les questions ultimes de la philosophie, constitue, pour le cartésianisme même, une véritable épreuve de vérité.

L'importance du traité

Le *Traité des Passions* est en effet le dernier ouvrage de Descartes. Il est publié en français en 1649⁴, c'est-à-dire un an avant sa mort, traduit et publié en latin en 1651. Et pourtant il a longtemps été quelque peu négligé. Sans doute on disposait en français du travail de Canguilhem⁵, mais c'est un ouvrage qui a été moins étudié⁶, ou moins commenté que le *Discours de la méthode*, les *Méditations métaphysiques* ou les *Principes de la philosophie* par exemple. Or depuis quelque temps des chercheurs s'y prennent d'intérêt, aussi bien dans le cadre de l'histoire de la philosophie⁷ que dans celui de la biologie ou de la neurobiologie⁸.

Le *Traité des Passions* n'a pas la puissance inaugurale et radicale des grands textes métaphysiques. C'est plutôt un ouvrage composite, décevant pour cette raison. Il présuppose beaucoup de choses avant lui. Il a beau être assez court, le lecteur se perd dans les classifications et dans le dénombrement des passions. Comme l'écrit Beysade : "A l'évidence l'ouvrage est moins un commencement qu'une suite, et perd la force des ruptures inaugurales."⁹ Mais c'est peut-être justement son caractère non-originaire qui le rend intéressant.

L'intérêt du *Traité des Passions* est au moins triple¹⁰. Comme l'indique le sous-titre de la première partie, il est question de "toute la nature de l'homme". Le *Traité des Passions* est l'ouvrage où de multiples perspectives se croisent pour constituer en quelque sorte l'anthropologie cartésienne. Ce qu'il faut tout de suite nuancer car Descartes dans cette première partie ne traite "de toute la nature de l'homme" que "par occasion"¹¹. Il examine d'ailleurs une question bien déterminée, les passions de l'âme. Mais cette question relève à la

3 *Ibid.*

4 Les trois autres ouvrages publiés sont le *Discours et Essais de la Méthode* ; les *Méditations métaphysiques* ; les *Principes de la philosophie*. On précisera que si c'est le dernier ouvrage revu par Descartes pour la publication (*A Clerselier, 23 avril 1649*), ce n'est pas le dernier qu'il ait entrepris. Dans les années 1647-48, Descartes consacre son étude aux travaux d'anatomie et d'embryologie, avec le *Traité* inachevé de la *Description du corps humain* et le plus vaste projet du *Traité de l'animal* (*LA*** 1648 ou 1649*).

5 *La formation du concept de réflexe au XVII et au XVIII s.*, PUF, 1955

6 On peut citer de P. Mesnard, "L'esprit de la physiologie cartésienne" (*Archives de philosophie*, 13, 1937-2, pp. 181-220), et de H. Dreyfus-Lefoyer, "Les conceptions médicales de Descartes" (*Revue de métaphysique et de morale*, n° spécial, 1937, pp. 237-286) On ne saurait oublier que la référence cartésienne est constante dans l'œuvre importante d'Erwin Strauss, *Du Sens des sens* (Berlin 1935, trad. française, 1989, Millon) et que le dualisme cartésien est au centre de tous les débats contemporains anglo-saxons sur le problème du *body-mind*.

7 Voir le commentaire extrêmement précieux et approfondi de D. Kambouchner déjà cité, *L'homme des passions*.

8 J-P. Vincent, *La biologie des passions*, éd. O. Jacob (1986) ; Damasio, *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, éd. O. Jacob (1985) ; Neuberger, *Archives de philosophie* ("Le *Traité* des passions de Descartes et les théories modernes de l'émotion", 53-3, 1990, pp. 479-508).

9 *Revue philosophique*, n° 4 1988 p. 404.

10 Sur la place et l'importance du *Traité* dans le cartésianisme, cf. Kambouchner, *op. cit.*, t. I, Introduction, notamment pp. 15-20.

11 Descartes inaugure la métaphysique moderne précisément en substituant le "je pense" à la définition de l'homme comme "animal doué de raison."

fois de la science du composé humain (psycho-physiologie) et de la morale. Elle oblige à penser l'homme tel qu'il est, dans et par l'union, en vue du bonheur et de la vertu. Ce traité n'est pas un traité de la nature humaine, mais s'appuyant sur un résumé de physiologie, s'oriente vers une médecine concrète des affections et s'épanouit finalement dans une morale de la générosité.

Mais cette anthropologie "indirecte" n'est peut-être rien d'autre que la philosophie même dans son concept systématique ainsi que la définissait la *Lettre-Préface* aux *Principes de la philosophie*. On sait que toute la philosophie est comme "un arbre dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale." Et Descartes d'ajouter: "Or, comme ce n'est pas des racines, ni du tronc des arbres qu'on cueille des fruits, mais seulement des extrémités de leurs branches, ainsi la principale utilité de la philosophie dépend de celles de ses parties qu'on ne peut apprendre que les dernières."¹² Or dans le *Traité des Passions*. Descartes touche précisément à ces matières ou parties ultimes de la philosophie, qui sont les plus utiles et les plus difficiles aussi.

De fait Descartes y trouve l'occasion d'appliquer la nouvelle physique à la machine du corps humain. La sixième partie des *Principes de la philosophie* qui devait être consacrée à la médecine (physiologie, anatomie, embryologie) manque tandis que les autres textes où elle était abordée n'ont pas été achevés ou publiés du vivant de l'auteur¹³.

Mais le *Traité des Passions* contente aussi le métaphysicien puisqu'il y trouve développée la troisième notion primitive, l'idée de l'union substantielle entre l'âme et le corps. L'idée n'est pas entièrement nouvelle. Elle apparaissait dans les *Lettres à Elisabeth de 1643*. Mais elle restait encore cantonnée à l'usage de la vie et de la conversation alors que les traités scientifiques restaient, eux, dominés par le partage des deux autres notions primitives.

Enfin le moraliste trouve dans ce traité le dernier mot de Descartes sur la morale. Le fruit du savoir conquis par la philosophie se nomme générosité. Toutefois le propos moral du traité reste en dessous de l'évocation de la "plus haute et plus parfaite morale", "dernier degré de la sagesse" par la *Lettre-préface*. La partie proprement morale du *Traité des Passions*¹⁴ ne développe pas les questions du Souverain Bien, de la valeur des plaisirs, de l'amour de Dieu, pourtant abordées dans la correspondance des années 1645-47. Il ne faut donc pas chercher dans le *Traité des Passions* l'exposé systématique de la science de l'homme ou de la morale achevée.

On l'a compris, il n'est peut-être pas si simple de lire le *Traité des Passions*. On peut se montrer déçu par rapport à l'ampleur des vues du *Discours de la méthode*. L'enchaînement des raisons dans les *Méditations métaphysiques*, l'exposé magistral des *Principes de la philosophie*. La multiplication des registres et des problématiques qu'il met en jeu incline à une étude plutôt spécifique que philosophiquement compréhensive. En outre, ayant du mal à retrouver une cohérence dans "ce touffu et ce mélange de notions dont aucun ouvrage ... n'offre l'exemple" comme dit Alain, on a eu tendance à surtout privilégier, contre l'intention explicite de Descartes de traiter les passions "en physicien"¹⁵, ce qui peut intéresser la philosophie morale. On a négligé l'"analytique" des passions (l'explication du phénomène passionnel) au profit de la "canonique" (l'usage, la maîtrise des passions, la vertu en général).

Peut-être que le bon parti-pris de lecture, assurément pour les deux premières parties, mais sans doute aussi pour tout le traité est de prendre la déclaration de Descartes au pied de la lettre quand donc il écrit : "mon dessein n'a pas été d'expliquer les passions en orateur, ni même en philosophe moral, mais seulement en physicien. Ainsi je prévois que ce traité n'aura pas

¹² Alquié, III, pp. 779-780.

¹³ *L'Homme* n'est connu qu'après 1662.

¹⁴ Voir principalement la fin de la première partie (articles 41-50) et de la deuxième partie (articles 138-148) sur l'usage des passions primitives, le règlement des desirs et les "émotions intérieures de l'âme"; et le début de la 3ème (articles 152-161) sur la générosité et les passions opposées ou apparentées.

¹⁵ Préface, p. 63.

meilleure fortune que mes autres écrits ; et bien que son titre - convie peut-être davantage de personnes à le lire, il n'y aura néanmoins que ceux qui prendront la peine de l'examiner avec soin, auxquels il puisse satisfaire.”

Le sujet est moins rebutant qu'une question de métaphysique abstruse. Et pourtant Descartes prévoit la déception de son lecteur s'il ne prend pas la mesure du projet, expliquer les passions “en physicien”. Toute la compréhension du traité dépend de la compréhension de cette formule. Elle signifie bien sûr que Descartes explique les passions par leur causalité corporelle. La passion est analysée comme un phénomène relevant de l'union de l'âme et du corps. Les développements moraux sont donc secondaires ou dérivés, en tout cas subordonnés à cette approche explicative de la réalité psycho-physique des passions. Ensuite et peut-être surtout, par cette déclaration programmatique, Descartes entend proposer une connaissance précise et entière du phénomène passionnel, ce qu'aucun de ses devanciers n'avait su faire. Bref, il s'agit dans la lecture du *Traité des Passions* de rapporter toujours la canonique à l'analytique, puisque, plus que jamais, “tout se tient”. Ou encore, il s'agit de ne plus abandonner la passion à l'exhortation des moralistes et de lui fournir le fondement scientifique requis. Si les passions sont un phénomène qui dérive de l'union, nul ne peut prétendre s'en passer ou les supprimer. Car de leur usage dépendent les plus grands biens ou les plus grands maux. Or seule la connaissance objective du phénomène passionnel peut nous en rendre “comme maîtres et possesseurs”, pour notre plus parfait bonheur et pour la vertu même. Cassirer l'explique bien : “Privée de la connaissance de l'origine physique des passions, la morale serait, d'après Descartes, vouée à la stérilité ; elle resterait une pure utopie, sans aucun fondement scientifique. Toutefois, il est indéniable que cette considération strictement objective est appuyée par une forte conviction personnelle et une aspiration morale. Les passions doivent être reconnues dans leur être et dans leurs causes, parce que nous ne pouvons nous en rendre maîtres que par cette connaissance. Il ne suffit pas de les décrire ; il faut les mesurer pour leur attribuer le rôle qui leur convient dans le développement de notre vie. Car, à chacune d'elles, Descartes concède un sens constructif authentique. Les affections ne sont pas pour lui simplement des forces destructives, menaçant l'ordre, la sécurité de l'existence humaine et pouvant à chaque instant la rejeter au chaos. Elles sont bien plutôt l'instrument indispensable, l'*organon* de toute direction de la vie. Il ne peut être question que nous renoncions à cet instrument ou le détruisions, il ne s'agit que de connaître son emploi et de l'utiliser correctement. Les passions ne doivent pas être supprimées ; elles doivent être utilisées à l'avantage de notre vie et rendues fécondes.”¹⁶

Plan du traité

Descartes présente ainsi le “Traité des Passions” : “il contiendra trois parties, dont la première sera des passions en général, et par occasion de la nature de l'âme et, la seconde des six passions primitives, et la troisième de toutes les autres.”¹⁷

La première partie analyse la nature des passions. Elle compte cinquante articles et quatre moments. C'est la partie qui semble-t-il, n'a pas subi de modifications. Les articulations suivent d'assez près la distinction des trois notions primitives dans les *Lettres à Elisabeth du 21 mai et du 28 juin 1643* : l'étendue ou le corps, la pensée ou l'âme, l'union de l'âme et du corps. Après les articles 1-6, qui constituent une introduction à la fois polémique et méthodologique, les articles 7-16 portent sur l'étude du corps seul et restituent un abrégé de la physiologie cartésienne, comparable à celui du *Traité de l'homme* et de la *Description du corps humain*. Le deuxième moment (articles 17-29) est consacré à l'âme seule, à ses fonctions propres : les articles 27-29 fournissent la définition des passions de l'âme. Le troisième moment s'intéresse à l'union de l'âme et du corps. Après l'article 40 qui sert de transition, Descartes traite l'aspect

¹⁶ Descartes, Corneille, Christine de Suède, Vrin 1997, p. 20.

¹⁷ *Lettre du 23 avril 1649*, Alquié, III, p. 921.

moral des passions en abordant la question du pouvoir de l'âme pour leur maîtrise, qui ne peut qu'être indirecte (articles 45-50).

La deuxième partie est consacrée au dénombrement des passions et déduit leur enchaînement à partir de six primitives. Cette énumération n'est pas exhaustive et s'ordonne autour de six passions (article 69) "dont toutes les autres sont des espèces" (article 149). L'analyse est d'abord psychologique (articles 70-95) et redevient physiologique. Comme à la fin de la première partie, la fin de la deuxième retrouve le chemin de la morale : Descartes fait quelques remarques sur l'usage des passions pour le bien de l'âme.

La troisième partie paraît bien ajoutée. Elle reprend et poursuit l'analyse des passions dérivées des primitives, distinguant les passions qui ne laissent pas de dominer l'âme et celles où l'âme est libre, comme avec la générosité qui conduit la réflexion vers un discours de la conquête de la sagesse (articles 211-212). Cette troisième partie est la plus connue, pour le statut tout à fait privilégié qui y est reconnu à la générosité, cette variété de l'estime, ce sentiment du libre arbitre qui fait toute la vertu de l'honnête homme.

Ainsi on "trouvera trois choses dans ce *Traité*, et qui sont inséparables, quoique formant trois ordres distincts. Une physiologie des passions, d'abord, qui n'emprunte rien aux pensées, et qui dépend seulement des mouvements par lesquels le corps humain s'accroît et se conserve ; puis une psychologie des passions, qui n'emprunte rien aux organes, et qui fait connaître que les passions sont passions de l'âme ; enfin une doctrine du libre arbitre, sans laquelle il faut reconnaître que le nom même de passion, si énergique, n'aurait point de sens. C'est l'affaire du lecteur attentif de faire tenir ces trois ordres en un tout qui représentera fidèlement sa propre vie."¹⁸

Préface

Sur les lettres de la préface, il y a peu de choses à dire. Les lecteurs se sont demandé quel était le correspondant auquel répond le philosophe dans la deuxième lettre de préface. Baillet, le biographe de Descartes pensait qu'il s'agissait de Clerselier. Adam, suivi par Gouhier, a établi l'in vraisemblance de cette hypothèse et a proposé le nom de l'abbé Picot, qui était chargé de distribuer l'ouvrage en France. D. Kambouchner¹⁹ quant à lui, suivant les analyses de Caton et de Dibon, reconnaît dans "ce correspondant parisien" un "déguisement de Descartes lui-même". Le style cartésien des deux lettres, leur inspiration doctrinale, le caractère conventionnel du procédé, la manière de pastiche de la première plaident dans ce sens. Du point de vue philosophique, il importe davantage de savoir ce que veut dire Descartes en précisant que son dessein "n'a pas été d'expliquer les passions en orateur, ni même en philosophe moral, mais seulement en physicien." Que signifie exactement expliquer les passions "en physicien" et "seulement en physicien" ?

Descartes n'entend traiter des passions ni en orateur comme Aristote, ni en philosophe moral comme Sénèque. Son intention va à l'encontre de l'enseignement des jésuites qui, établis à Rome, recommandaient la lecture des poètes latins pour l'éducation de la morale, pour apprendre à orner les discours par des exemples mémorables, et marquer ainsi les âmes. "En physicien" signifie, au sens large, en homme de sciences. Il s'agit d'expliquer et non pas de juger ou de décrire. C'est donc parler de la passion d'une part sans considération du sujet passionné, ou le moins possible, et d'autre part sans la dramatisation coutumière. Descartes est le philosophe qui a dépassionné la passion. Et cependant cette connaissance "physique" des passions n'est pas une fin en soi. Elle est toute disposée à leur maîtrise ou à leur bon usage. Or seule une connaissance précise des passions permet d'éviter leur nuisance et d'en profiter pour

¹⁸ Alain, *Les Passions et la Sagesse*, éd. Pléiade, p. 959.

¹⁹ Note 31, t. I, p. 410

parvenir au contentement de soi et à cette satisfaction de l'esprit que Descartes présente à Elizabeth, au début de leur correspondance, comme la béatitude finale²⁰.

Au sens strict, "physicien", veut dire conformément à la science de la substance étendue. C'est du point de vue de la physique mathématique, dont la physiologie n'est qu'une partie qu'il faut étudier la passion. C'est-à-dire qu'il faut connaître la cause physique de la passion (article 2). "Expliquer en physicien" c'est connaître la cause physique de la passion. Ce qui ramène au sens large de l'expression. Car la passion n'a pas d'abord une réalité morale ou intellectuelle. Dépsychologiser (réduction physicienne ou physiologique) la passion c'est la même chose que la dépassionnaliser. Dans les deux cas, la passion perd son mystère, son envoûtement. Qui sait indiquer les causes de leur production, connaît leur fonction et leur vraie classification. Quant à la restriction : "Seulement en physicien", elle n'est pas critique, mais indique simplement qu'en isolant ce qui revient au corps, on détermine ce qui revient à l'âme et que, dans ces conditions, on se donne les moyens d'établir des règles pratiques effectives.

Et pourtant si la passion n'était que ce phénomène physiologique, il n'y aurait pas de problème de la passion. La passion est un état de l'âme. Elle se termine dans l'âme et produit ses effets en elle et c'est pourquoi on ne fait que suivre l'étymologie en parlant des passions de l'âme. La passion relève aussi de la métaphysique, pour autant qu'elle révèle l'interaction de l'âme et du corps et que leur union pose un problème métaphysique²¹.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

²⁰ *Lettre du 18 août 1645*, Alquié, III, p. 595.

²¹ Plan général de la première partie :

- Introduction polémique : Pour une science des passions (1-6)
- 1-3 : le corps des principes pour une science des passions
- 4-6 : application et vérification des nouveaux principes
- I/ L'étude du corps seul : Résumé de physiologie (7-16)
- 7-11 : la chaleur comme principe des fonctions corporelles
- 12-16 : les mouvements des esprits animaux
- II/ L'âme et les passions (17-29)
- 17-26 : les fonctions de l'âme seule
- 27-29 : définition des passions de l'âme
- III/ Les passions produites dans l'union (30-40)
- 30-35 : l'union et la glande pinéale
- 36-40 : la causalité des passions
- IV/ Les pouvoirs de l'âme sur ses passions (41-50)
- 41-44 : l'action de l'âme sur le corps
- 45-47 : Les limites du pouvoir de l'âme
- 48-50 : la force et les armes de l'âme